



HAL
open science

Le 11 novembre 1918

Victor Demiaux

► **To cite this version:**

| Victor Demiaux. Le 11 novembre 1918. Historiens et géographes, 2018. hal-02178341

HAL Id: hal-02178341

<https://hal.science/hal-02178341>

Submitted on 9 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le 11 novembre 1918

Abstract : Le 11 novembre 1918, l'armistice de Rethondes met fin aux combats sur le front occidental. Plus qu'une bataille décisive ou qu'une percée qui n'eut jamais lieu, cette date est immédiatement perçue comme marquant la fin de la guerre et saluée par une liesse inouïe dans les grandes villes alliées. Événement politique et militaire, événement sensible, le 11 novembre est enfin un événement commémoré aujourd'hui encore dans de nombreux pays vainqueurs.

L'auteur : Victor Demiaux est docteur de l'EHESS. Il a soutenu en 2013 une thèse sur les célébrations de la victoire en Europe après 1918. Ses recherches portent aujourd'hui sur la communauté alliée ainsi que sur la Roumanie dans la Grande Guerre.

Mots clés : Armistice ; Première Guerre mondiale ; célébrations publiques

Il y a cinquante ans, au seuil d'un ouvrage devenu classique sur l'armistice du 11 novembre, Pierre Renouvin, lui-même ancien combattant et mutilé de guerre, évoquait, en l'un des rarissimes passages de son œuvre portant l'écho de son expérience vécue du conflit, esquissait la possibilité d'une étude de cet événement « comme moment exceptionnel de la mentalité collective ». Il se serait agi de reconstituer « l'enthousiasme vibrant », « l'élan national unanime », mais aussi « la douleur de la patrie déchirée », « l'angoisse devant les lendemains de troubles et de misère ». Renouvin écartait pourtant bien vite cette perspective, certes « attachante », pour se concentrer sur ce qui seul à ses yeux pouvait constituer la véritable étude historique de l'événement, c'est-à-dire une approche d'histoire politique et des relations internationales¹. Cinquante ans plus tard, le renouvellement du questionnaire historien aurait presque inversé la perspective. Au 11 novembre des diplomates, des militaires et des politiques s'est substitué un 11 novembre des foules, des émotions, du deuil. C'est en tout cas dans sa double dimension qu'il convient aujourd'hui d'aborder l'événement, sans en négliger la composante transnationale.

Pourquoi le 11 novembre ?

Le 11 novembre est, en France, avec le 18 juin et le 8 mai, l'une des très rares dates du vingtième siècle à s'être inscrit dans la culture politique la plus largement partagée, de façon comparable au 14 juillet, au 4 août ou au(x) 2 décembre hérités de la Révolution et du XIX^e siècle. Cette importance mémorielle renvoie aussi à une *absence*. 14-18 met en effet en échec le modèle traditionnel de la bataille décisive, cet événement guerrier concentré sur une journée qui faisait date². Le conflit n'offre pas, sur le front occidental, d'équivalent d'un Waterloo (18 juin 1815) ou d'un Sedan (1^{er} septembre 1870). L'écho du 11 novembre 1918 révèle en creux l'absence d'une bataille décisive, d'une "percée" pourtant si ardemment attendue pendant les quatre années de guerre et qu'il aurait été possible de dater et de commémorer comme le point de bascule décisif.

Reste alors à comprendre pourquoi l'armistice intervient justement le 11 novembre 1918. Aurait-il pu être signé plus tôt, ou plus tard ? Au récit d'une bataille et d'une rupture qui n'eut pas lieu, se substitue celui d'un processus lent, complexe et difficilement lisible qui voit les

¹ Pierre Renouvin, *L'armistice de Rethondes: 11 novembre 1918*, Paris, Gallimard, 1968, p. 8.

² John Keegan, *The Face of Battle: A Study of Agincourt, Waterloo, and the Somme*, London, Penguin, 1976, 303 p.

équilibres militaires et politiques entre mais aussi dans les deux camps évoluer jusqu'à rendre possible un accord sur les conditions de cessation des hostilités. Après l'échec stratégiques de ses grandes offensives de printemps, l'Allemagne perd l'initiative et voit sa situation militaire se détériorer au profit d'Alliés renforcés par l'arrivée progressive des soldats américains et dont la capacité à conduire des opérations offensives à l'envergure croissante s'affirme nettement à partir de juillet. Le 14 août, le commandement allemand reconnaît que la guerre ne peut plus être gagnée³. Pourtant, en l'absence de rupture d'un front qui sera encore tenu par l'armée allemande au 11 novembre, la capacité de l'Allemagne à poursuivre le combat pendant encore de long mois constitue un atout à sa main en vue d'un armistice dont elle espérait pouvoir *négoier* les termes. Ainsi, fin octobre 1918, Foch considèrera encore que l'offensive en cours de préparation par Pétain ne sera pas en mesure avoir d'effet décisif⁴. Le débat sur l'opportunité d'une cessation des hostilités et sur ses modalités existe au sein de chaque camp, notamment entre pouvoir civil et pouvoir militaire, mais aussi entre les principaux membres de l'Entente et leurs « associés » états-unis. Il évolue en même temps que se transforme le rapport de force militaire et la situation intérieure, notamment allemande. C'est donc une dynamique d'une extrême complexité qui conduit à la signature de l'armistice. Les étapes essentielles, après l'échec des offensives allemandes de printemps et le succès de la première contre-offensive alliée en juillet (2^e victoire de la Marne) en sont le déclenchement d'une érosion dramatique des effectifs des unités combattantes allemandes début août⁵, la première offensive générale Alliée déclenchée sur la totalité du front le 26 septembre. Si cette dernière n'aboutit pas à une percée, elle convainc pourtant les responsables allemands qu'un effondrement militaires aux conséquences politiques intérieures incalculable est désormais une menace proche. En conséquence, le gouvernement de Max de Bade adresse au Président Wilson une note « [proposant] la conclusion immédiate d'un armistice général sur terre, sur mer et dans les airs⁶ ».

Reste dès lors à en fixer les termes, alors même que les armistices signés parallèlement par plusieurs pays alliés aux Empire centraux⁷ aggravent la situation militaire de l'Allemagne et que la situation intérieure de cette dernière – et notamment le mouvement révolutionnaire aboutissant à la dimension de Guillaume II le 9 novembre – font évoluer la situation jusqu'au dernier moment. Dans l'extrême complexité du processus qui conduit à la signature de l'armistice, l'équivoque existant autour de ce recouvrait ce terme – mis en avant par la note allemande à Wilson du 5 octobre – est essentielle. Instrument juridique relevant d'une conception classique de la guerre et permettant la suspension des hostilités militaires en vue de l'établissement d'un traité de paix, la convention d'armistice ne comporte en principe que des clauses militaires et se distingue d'autres instruments voisins que sont la capitulation, la

³ Anne Duménil, « 1918 : les ruptures de l'équilibre », p. 973, in : Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau (eds.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, s.l., Bayard, 2004, 1342 p.

⁴ P. Renouvin, *L'armistice de Rethondes*, op. cit., p. 100.

⁵ Ce phénomène débute le 8 août avec ce que Ludendorff qualifia de « jour de deuil de l'histoire de l'armée allemande ». Wilhelm Deist, cité par G. Krumeich, évoque une « grève larvée » pour rendre compte de ce refus plus ou moins latent de poursuivre le combat, qui ne se traduit pourtant pas par un effondrement du front. Voir : Alexander Watson, *Enduring the Great War: Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, 312 p ; Gerd Krumeich, « L'impossible sortie de guerre en Allemagne » dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (eds.), *Sortir de la Grande Guerre : le monde et l'après-1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 145-164.

⁶ Cité par P. Renouvin, *L'armistice de Rethondes*, op. cit., p. 376.

⁷ La Bulgarie signe son armistice le 29 septembre, l'Empire ottoman le 31 octobre, l'Autriche-Hongrie le 3 novembre.

trêve, la suspension d'armes, le cessez-le-feu. La principale préoccupation de l'État-major allemand est d'éviter la capitulation. Celle-ci signerait évidemment le caractère indiscutablement militaire de la défaite. Surtout, en impliquant la démobilisation immédiate de l'armée allemande, elle soustrairait le règlement de la paix à toute négociation. La notion d'armistice implique un espace pour la négociation. Juridique, elle n'est pas sans implications anthropologiques, liées à la reconnaissance d'une dignité égale de la partie adverse avec qui le règlement de la paix ne pourrait prendre que la forme d'un contrat⁸. Du côté allié, Wilson contribue d'emblée à infléchir le sens d'un armistice qui, se référant explicitement aux 14 points comme principe du règlement de la paix, comporte d'ores et déjà une dimension politique inhabituelle dans ce type de convention. Les conditions militaires de l'armistice, telles qu'elles sont établies sous l'influence notamment des Français mais aussi des Américains, l'impossibilité dans laquelle elles placent l'Allemagne de reprendre les hostilités, leur caractère absolument non négociable et non négocié également sur l'essentiel en tirent la signification effective vers une forme de capitulation⁹. La logique de la guerre totale contamine aussi le retour à la paix¹⁰.

L'armistice du 11 novembre résulte bien d'une défaite *militaire* allemande, contrairement à ce que la légende du coup de poignard dans le dos accrédita par la suite. En revanche, la complexité des fils événementiels menant à sa conclusion, l'absence de bataille décisive au profit d'un retournement très progressif des équilibres dont l'évaluation de la nature, de l'ampleur et de l'état d'avancement étaient désormais un objet d'expertise ; tout cela brouille la lisibilité de l'événement aux yeux des contemporains. Elle ouvre la voie à tous les révisionnismes mais aussi au besoin de marquer par des outils rituels et symboliques le passage – à la netteté dangereusement érodée – du temps de la guerre au temps de la paix.

Le 8 novembre au matin, la délégation allemande d'armistice conduite par le ministre d'Etat Erzberger, après avoir traversé les lignes la veille, se voit remettre par la commission alliée commandée par Foch les 34 clauses de la convention d'armistice. Le nouveau gouvernement allemand n'en prend connaissance que le 9 dans la soirée. Soucieux désormais avant tout de contrer la situation révolutionnaire du pays, conscient du caractère dramatique d'une situation militaire encore aggravée par l'armistice signé le 3 par l'Autriche-Hongrie, il ordonne à la délégation d'armistice d'accepter les conditions alliées. Le 11 à 5h10, dans la clairière de Rethondes, l'armistice est signé¹¹. Il entre en vigueur à 11h00.

Si le 11 novembre 1918 marque la fin des hostilités sur le front occidental et est à ce titre souvent considéré en France comme synonyme de fin de la guerre, il n'en demeure pas moins que sa portée est limitée. D'une part parce que les combats ont déjà cessé sur plusieurs fronts

⁸ Romain Le Boeuf, *Le traité de paix en droit international public*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, France, 2014.

⁹ Les Britanniques s'inquiètent au contraire de voir l'armistice prendre en fait la forme d'une capitulation sans condition. Voir P. Renouvin, *L'armistice de Rethondes, op. cit.*, p. 199.

¹⁰ Cette contamination reste néanmoins incomplète et équivoque. Ainsi, la durée de 36 jours prévue comme durée de validité de la convention d'armistice tire, elle, cette dernière du côté d'une tradition préservant l'idée d'une négociation entre Etats d'égale dignité. Dans les faits, le caractère draconien des conditions militaires de l'armistice subvertissait profondément cet outil juridique sans toutefois en tirer formellement toutes les conclusions.

¹¹ Aux termes de la convention, l'armée allemande évacue tous les territoires occupés depuis 1914 ainsi que l'Alsace-Moselle, la rive gauche du Rhin et trois têtes de pont sur la rive droite. Elle doit livrer une énorme quantité de matériel militaire et logistique. L'armistice prévoit que la paix à venir sera élaborée en conformité avec les principes énoncés dans les 14 points de Wilson.

depuis octobre. D'autre part parce que le « cycle de violence¹² » qui affecte l'Europe depuis 1912 se prolonge jusqu'en 1923 aux confins de l'Europe orientale et de la Russie, de la Baltique à la Bessarabie, en Transylvanie, entre la Grèce et la Turquie.

Le 11 novembre vécu

Du 11 novembre 1918, outre la signature de l'armistice, on retient les impressionnantes manifestations de liesse qui en accompagnent l'annonce chez les vainqueurs et dont l'ampleur peut être interprétée comme l'expression d'un besoin de ritualiser collectivement le passage de la guerre à la paix et à la victoire¹³. En France, la sonnerie de toutes les cloches du pays fait écho aux cloches de la mobilisation d'août 1914. Symbolisation de la clôture du temps de la guerre, les festivités spontanées du 11 novembre apparaissent aussi comme un « moment d'euphorie festive pour les Français¹⁴ » mettant en scène un unanimisme national.

Les semaines qui le précèdent sont marquées dans les pays alliés combattant sur le front occidental par une intense espérance, attisée par l'annonce des armistices sur d'autres fronts. Le 7 novembre déjà, des manifestations de joie ont éclaté à Paris à la nouvelle erronée de la signature de l'armistice. On a commencé à acheter drapeaux et matériel de pavoisement. Le 11 novembre au matin, la rumeur d'une annonce imminente de l'armistice a fait converger des milliers de Parisiens sur les grands boulevards, où se trouvent les sièges des journaux.

L'annonce déclenche un mouvement de liesse dont les répliques se prolongent pendant plusieurs jours, une semaine au moins à Londres et à Paris, un mois à Clermont-Ferrand¹⁵. Gestes et paroles individuels et collectifs puisent dans chaque pays au répertoire des traditions festives populaires et politiques. Ils dessinent les contours d'une ritualité spontanée qui tient à la fois du carnaval, de la manifestation patriotique et du monôme. Pavoisement, danses, chants populaires et hymnes patriotiques entonnés en groupes, embrassades et farandoles mettent en scène une communion où les séparations et limites organisant la vie quotidienne, les clivages politiques, sociaux, nationaux (entre Alliés) semblent mis entre parenthèse, comme dépassés. En somme, les foules du 11 novembre 1918 disent en actes le caractère exceptionnel, hors-normes, de ce moment, ainsi que son caractère fusionnel. La consommation d'alcool, souvent relevée par les témoins, est un support de la mise en scène collective de cette transgression ritualisée de l'ordinaire. Même l'image de soldats du front uniquement recueillis dans le souvenir des camarades tombés ne doit pas occulter des manifestations de joie – certes limitées par les conditions du front – dont ils chercheront d'ailleurs à prolonger le souvenir par des réjouissances à l'occasion des 11 novembre des années 1920¹⁶.

De la joie de victoire ou de celle de la fin de cinquante-deux mois de menace permanente pour la vie des êtres chers mobilisés, laquelle domine ? Les mots proférés et les gestes effectués

¹² Robert Gerwarth et John Horne, *War in Peace. Paramilitary Violence in Europe after the Great War*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2012, 304 p.

¹³ Voir l'introduction de : Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (eds.), *Sortir de la Grande Guerre : le monde et l'après-1918*, Paris, Tallandier, 2008, 511 p.

¹⁴ Aline Fryszman, *La victoire triste ? : espérances, déceptions et commémorations de la victoire dans le département du Puy-de-Dôme en sortie de guerre (1918-1924)*, PhD thesis, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris, 2009, p. 28.

¹⁵ *Ibid.*, p. 41.

¹⁶ Adrian Gregory, *The silence of memory*, Oxford, Berg, 1994, p. 61 à 86.

dans l'espace public expriment souvent la haine de l'ennemi, de l'ennemi allemand et tout particulièrement du Kaiser tout juste déchu. Guillaume est brûlé en effigie à Paris comme à Londres. La victoire sur l'ennemi est également matérialisée par la manipulation de trophées dans l'espace public. À Paris, les trophées accumulés sur la Place de la Concorde depuis les contre-offensives de l'été 1918 offrent à des groupes, notamment d'étudiants et de lycéens, de traîner dans toute la ville des canons allemands. Métonymie du corps de l'ennemi, ces armes désormais inoffensives et dérisoires permettent de rendre tangible une victoire que l'absence de bataille décisive menace de rendre insaisissable. L'affirmation de la victoire, c'est aussi, à Paris, la réactivation du souvenir de l'Alsace-Lorraine et les foules débouchant des boulevards sur la place de la Concorde déposent en masse des fleurs ou d'autres hommages devant la statue de Strasbourg.

La joie de l'armistice coexiste avec le deuil de masse qui, depuis quatre ans, enveloppe les sociétés belligérantes. Son spectacle semble même souvent favoriser la résurgence du souvenir de disparus dont elle fait ressortir l'absence. L'hommage aux morts, voire leur héroïsation, est une composante centrale des discours publics sur la guerre depuis 1914. Les foules du 11 novembre 1918 ne disent pas autre chose. La liesse et l'effusion collective intègrent le souvenir et les manifestations de reconnaissance aux morts pour leur contribution à la victoire dans le cadre d'une « économie morale de la reconnaissance » (Bruno Cabanes) qui ne saurait se passer de gestes et de manifestations matérielles. Mais les manifestations collectives du deuil échouent sans doute à impliquer ceux pour qui l'expérience de la perte efface toutes les autres, même en cette journée. La Londonienne Hallie Eustace Miles note avoir aperçu, en marge de la foule en liesse, une femme en pleure¹⁷. Les orphelins, face à joie de l'armistice, font l'expérience du « fossé émotionnel » qui les sépare du reste du groupe social. La fin des combats et la joie de l'armistice ne rendent que plus sensible l'expérience d'une perte qui, elle, sera sans fin¹⁸. L'unanimité et la fusion collective mises en scène par les foules de l'armistice trouvent ici leurs limites. L'importante fréquentation des lieux de cultes en ce jour exceptionnel renvoie elle aussi à la polysémie de l'événement, entre commémoration des morts et action de grâce pour la victoire.

À la liesse essentiellement spontanée des foules de l'armistice font échos les interventions des autorités publiques. Les députés qui, à la Chambre, entonnent en chœur la *Marseillaise*, donnent et se donnent le spectacle d'unanimité déjà dessiné par la rue. L'ovation des autorités est l'une des figures du 11 novembre 1918, que ce soit devant l'appartement de Clemenceau à Paris ou, à Londres, au 10 Downing Street ou devant Buckingham Palace. Il s'agit aussi d'accompagner et encadrer un mouvement de masse toujours appréhendé comme la source de dangers ou de débordements potentiels. À Londres, le déclenchement de feux de joie par des soldats australiens sur Trafalgar Square à la nuit tombée est décrit comme l'action d'incendiaires.

L'image de la liesse dans les grandes villes alliées du front occidental ne saurait masquer l'extrême diversité des expériences nationales du 11 novembre 1918. Elle ne doit pas non plus conduire à attribuer une signification universelle à une date dont l'importance fut, pour beaucoup, toute relative. Du côté des puissances centrales, elle n'a de signification que pour l'Allemagne. Et encore le 11 y est-il en réalité occulté par le 9 novembre et par la situation intérieure. La Russie est à la fois déjà sortie de la guerre par le Traité de Brest-Litovsk (15 mars

¹⁷ Hallie Eustace Miles, *Untold Tales of War-time London. A personal diary*, Londres, Cecil Palmer, 1930, p. 159.

¹⁸ Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie : Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012, p. 353.

1918) et traversée par une guerre civile. Le 11 novembre 1918 y passe inaperçu. Chez les Alliés mêmes, les situations sont diverses. À Bruxelles, encore occupée, une partie des soldats allemands se sont constitués en Conseils de soldats et s'affrontent aux troupes loyalistes. Le vrai moment de sortie de la violence de guerre, de réinstauration de l'autorité d'avant-guerre et de liesse collective n'aura lieu que le 22 novembre, au moment de la « Joyeuse Rentrée » du Roi Albert Ier. À Bucarest, l'annonce de l'armistice (dont une clause prévoit l'évacuation par l'armée allemande de tous les territoires qu'elle a occupé à l'est depuis 1914) provoque des manifestations patriotiques contre les troupes d'occupation mais aussi des scènes de joie. Ici aussi, c'est le retour des souverains, Ferdinand et Marie, le 1^{er} décembre, qui constituera le moment symboliquement le plus fort¹⁹. Ce n'est donc qu'au prix d'une réduction indue du conflit à son théâtre occidental que l'on peut voir dans le 11 novembre 1918 la fin de la Grande Guerre.

Un événement interallié

Le cadre national dans lequel s'est développé depuis les années 1920 la mémoire de la Grande Guerre a fait oublier que le 11 novembre 1918 est aussi un moment transnational, où se reflète jusque dans les manifestations de joie collective le caractère mondialisé de la Grande Guerre²⁰.

Les manifestations de joie collective sont notamment l'occasion de l'expression d'une solidarité interalliée dont le thème s'est cristallisé dans la dernière année de guerre, jusqu'à devenir une composante majeure du sens attribué au combat par les contemporains²¹. On chante les hymnes des Alliés, on brandit leurs drapeaux, on pavoise à leurs couleurs. Le paysage sensible, sonore et visuel, du 11 novembre 1918 est profondément interallié. Des rassemblements d'hommage se forment devant les ambassades des principaux alliés. La présence, dans les capitales et dans les grandes villes, de militaires des différents pays alliés qui participent eux-mêmes aux festivités rappelle résulte d'une logique expéditionnaire à laquelle les belligérants ont eu particulièrement recours depuis 1917, avec l'arrivée progressive d'un million d'Américains en Europe mais aussi l'envoi de centaines de milliers de soldats britanniques, français et américains dans le nord de l'Italie à la suite de Caporetto. Pour des millions de personnes, la présence de l'interallié fut une composante sensible du 11 novembre 1918²².

Le lien interallié est également une composante majeure du discours symbolique des autorités politiques accompagnant l'annonce de la signature de l'armistice. Une intense circulation de télégrammes officiels de félicitations entre les autorités municipales des villes capitales des

¹⁹ Victor Demiaux, *La construction rituelle de la victoire dans les capitales européennes après la Grande Guerre (Bruxelles, Bucarest, Londres, Paris, Rome)*, Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2013, 594 p.

²⁰ Significativement, malgré la perspective d'histoire diplomatique dans laquelle il se plaçait, l'ouvrage classique de Renouvin fut publié dans la collection « Trente journées qui ont fait la France » : P. Renouvin, *L'armistice de Rethondes*, *op. cit.*

²¹ Sur ce point, développé dans ma thèse précédemment cité, on pourra se reporter à : Victor Demiaux, « Inter-Allied Community? Rituals and transnational narratives of the Great War » dans *Narrating Wars. Early Modern and Contemporary Perspectives*, Berlin-Bologne, Duncker&Humblot-II Mulino, 2013, p. 189 à 204.

²² Dans le Clermont-Ferrand étudié par A. Fryszman, les Alliés sont présents physiquement (soldats américains, italiens, serbes) mais aussi par leur musique, par le survol de la ville par des aviateurs alliés. Voir : A. Fryszman, *La victoire triste ?*, *op. cit.*, p. 37, 40-41.

pays vainqueurs mais aussi entre les chefs d'États épouse les contours de cette communauté interalliée née de l'épreuve commune de la guerre. Les déplacements de chefs d'États dans le sillage du 11 novembre, et notamment la série de visites rendues à Paris, témoignent aussi de l'importance symbolique de la solidarité interalliée.

Un événement-mémoire

Dans les premières années de l'après-guerre, le 11 novembre est adopté par plusieurs pays comme jour officiel de commémoration de la guerre, parallèlement à l'instauration du culte des soldats inconnus qui, partout où presque, est institué à l'occasion de cette date²³. En France, c'est en 1922 qu'il devient fête nationale, fériée, sous la pression des anciens combattants, après que le 14 juillet, le 2 novembre (fête des morts), ou le dimanche suivant le 11 ont été envisagés. Quant à la pratique des hommages locaux, dans une liturgie centrée sur les monuments aux morts et dont les anciens combattants s'affirment comme les premiers desservants, elle se développe dès 1919.²⁴ En Grande-Bretagne, l'*Armistice Day* est marqué dès 1919 par l'instauration de deux minutes de silence qui figent le pays dans une attitude de recueillement. Mais les anciens combattants, moins puissamment organisés qu'en France, échouent à obtenir la création d'un jour férié officiel. Le 11 novembre, s'il voit le développement d'initiatives charitables en leur faveur, devient aussi un moment de cristallisation du ressentiment de ceux qui estiment leur sacrifice insuffisamment reconnu²⁵. Aux États-Unis, la plupart des états font du 11 novembre une fête légale tandis que l'*Armistice Day*, proclamé dès 1919 par le Président, acquiert définitivement le statut de jour férié au niveau fédéral en 1938²⁶. En Belgique, encore, le 11 novembre est préféré au 4 août (en souvenir du discours du Roi Albert 1er devant la Chambre en 1914), pourtant choisi initialement en 1919 comme date de commémoration annuelle. Ce revirement, en 1922, au profit d'une date ayant dans l'expérience belge un résonance bien plus faible que le 22 novembre (jour de la Joyeuse Rentrée) traduit une volonté d'aligner la politique symbolique belge sur celle des alliés français et britannique²⁷.

Les significations revêtues par ces fêtes légales varient bien sûr en fonction du pays et des catégories d'acteurs, qui chacune l'interprètent à leur manière. D'une manière assez générale, toutefois, il est possible d'avancer que l'enjeu du 11 novembre comme commémoration s'est cristallisé partout autour de la place symbolique et matérielle que les sociétés accordaient à ceux qui s'étaient sacrifiés pour elles. Pour les anciens combattants, il s'agit d'entretenir le souvenir de ceux qui sont tombés à leurs côtés mais aussi de rappeler la nation à son devoir de reconnaissance en ancrant dans la durée collective l'« économie morale de la

²³ François Cochet et Jean-Noël Grandhomme (eds.), *Les soldats inconnus de la Grande Guerre : la mort, le deuil, la mémoire*, Saint-Cloud, Soteca, 2012, 521 p.

²⁴ A. Gregory, *The silence of memory*, op. cit.

²⁵ *Ibid.*, p. 51 à 60.

²⁶ Steven Trout, *On the battlefield of memory : the First World War and American remembrance, 1919-1941*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2010, 304 p.

²⁷ S. Claisse « Pouvoir(s) et mémoire(s). L'Etat belge et les monuments aux morts de la Grande Guerre » in : ULB, *Une guerre totale? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : nouvelles tendances de la recherche historique : actes du colloque international organisé à l'ULB du 15 au 17 janvier 2003*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, p. 556.

reconnaissance » (Bruno Cabanes) propre aux cultures de guerre pour conjurer la démonétisation de leur sacrifice.

Conclusion

Le 11 novembre porte aujourd'hui bien moins la mémoire des manifestations de joie auxquelles il donna lieu, voire de la signature de l'armistice ou de la victoire, que de la guerre elle-même, et de l'entrée dans la mort de masse que celle-ci signifia pour les sociétés belligérantes. Au-delà des réagencements dont le sens de cette date commémorative a pu faire l'objet depuis 1918, une chose est sûre : la persistance du 11 novembre jusque dans nos calendriers officiels contemporains illustre le caractère de la Grande Guerre comme expérience matricielle où s'est forgée et continue de se forger – au fil des réinterprétations de l'événement – notre rapport au fait guerrier.